# CONFLUENCES

## ALEXANDRE PALÉOLOGUE, DE LA SURVIE

**Dr. Ileana TĂNASE**
ileanatanase@ymail.com

**Rezumat**:
Aristocrat prin naştere, dar mai ales prin structură şi vocaţie, Alexandru Paleologu construieşte o viziune singulară asupra României aflate sub tăvălugul unei necruţătoare istorii. Fixate între discursul autobiografic şi descrierea obiectivă a unor timpuri tragice, punctele sale de reper constituie o mărturie şi, în acelaşi timp, un document despre cum se poate supravieţui în confruntarea permanentă cu pericolul dezumanizării şi al resemnării la rău.
**Cuvinte cheie**:
Istorie, totalitarism, minciună, frică, supravieţuire, cultură, curaj.

**Abstract**:
Born an aristocrat, but above all, displaying an aristocratic constitution and vocation, Alexandru Paleologu is building a unique vision of Romania as a country laying under the pressure of an implacable history. Situated somewhere between the autobiographic discourse and the detached account of certain tragic times, his landmarks come as a testimony and, at the same time, as a record of how one can survive while constantly facing the danger of dehumanization and of resignation to evil.
**Key-words**:
History, totalitarianism, lie, fear, survival, culture, courage.

La vision des espaces historiques, où les particularités humaines individuelles se précisent au fur et à mesure qu'elles se font jour à travers des données qui se surpassent pour s'installer dans le temps immémorial des archétypes, a cela de particulier qu'elle élève certaines voix à la hauteur de celles intemporelles et impersonnelles. Une de ces voix, que Alexandre Paléologue fait entendre dans le livre~interview *Souvenirs merveilleux d'un ambassadeur des golans*[1], révèle à sa manière un monde où la toute-puissance de l'histoire, telle une force implacable qui dispense à son gré le bien et le mal dans la vie de chacun, en vient à écraser des destinées sans

[1] Alexandre Paléologue, 1990, *Souvenirs merveilleux d'un ambassadeur des golans*, Paris: Editions Balland, traduit du français par Al. Ciolan, 1991, *Minunatele amintiri ale unui ambasador al golanilor*, Bucureşti: Ed. Humanitas.



BDD-A4054 © 2011 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:22 UTC)

pour autant s'en soucier: c'est la part d'irrationalité que les gens n'ont jamais acceptée mais que, paradoxalement, ils finissent toujours par accepter et subir. En dehors du côté passif que suppose la réalité d'une telle souffrance, il y en a un autre, actif, auquel certains aboutissent par un effort que fournit la seule compréhension de l'histoire vécue, même dans les conditions où celle-ci a foulé aux pieds, a humilié et abaissé n'importe quelle destinée se trouvant sous son emprise.

C'est un livre qui fait mal, et qui pourtant est à relire, c'est un document humain, un témoignage pareil à tous ceux sur les prisons, les camps, les bagnes où l'on raconte deux histoires: l'histoire d'un homme aux prises avec sa geôle et ses geôliers, l'histoire de sa survie dont la flamme est ranimée par l'espoir d'un monde libre et de l'avenir. Car s'il y a quand même un espoir, c'est que l'enfer révélé n'est pas clos sur lui-même.

C'est un dit de vérité: accusé, en 1958, d'hostilité au régime communiste, condamné à quatorze ans de prison, libéré en 1964 «*après six années de geôle*», Alexandre Paléologue considéra – à l'époque où il penchait «*vers une compréhension sartrienne de l'Histoire*» - que cette expérience-là, il devait la vivre, que c'était, peut-être, « *une chance pour un intellectuel, pour une personne passionnée* » de se connaître soi-même et autrui. L'expérience – limite de la prison lui vaudra la liberté intérieure que, généralement, on acquiert en franchissant les dehors d'un être considéré comme donné à jamais, lui vaudra aussi la dignité à laquelle on n'accède qu'en se détachant de toutes choses humaines. C'est de cela que Alexandre Paléologue choisit de parler. Sa réflexion, à ce propos, revêt les contours d'un témoignage irrécusable:

«*Beaucoup de gens en effet ont le sentiment de leur dignité très mal placé. S'ils ne sont plus ce qu'ils ont été socialement, professeur ou ministre ou préfet ou gros propriétaire, ils ont l'impression qu'il ne reste rien d'eux-mêmes. Ainsi certains à la prison, parce qu'ils n'étaient plus traités avec les égards auxquels ils avaient été habitués, se vivaient comme déchus, avaient le sentiment de n'être plus que ce qui correspondait au traitement que leur infligeaient les geôliers, c'est-à-dire pas grand-chose. Alors que si l'on s'en fichait, si l'on ne pleurait pas sur ses titres, ses privilèges, ses distinctions perdues, on était invulnérable à ce renversement des valeurs. Si un maton se permettait de m'humilier, de me frapper, c'était certes un inconvénient physique, mais cela n'empêchait pas que lui restait quand même un*



BDD-A4054 © 2011 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:22 UTC)

*imbécile et une brute et moi quand même un type qui avait lu Platon et Mallarmé*» (pp. 172-173).

Emprisonné, Alexandre Paléologue trouva vite, à côté de tant d'autres incarcérés, les moyens d'échapper à la terreur de l'oppression, à cette « peste » à laquelle il ne consentit guère. Il se laissa d'emblée envahir par la mémoire culturelle qui, puisant presque tous ses horizons dans la culture universelle, trouva des points de repère éminemment français. Ainsi, la prison de Jilava, «*une bâtisse impressionnante aux murailles épaisses, aux portes de fer*», bien qu'existant en réalité aux environs de Bucarest, eut pour lui «*l'air d'une prison, d'une vraie, une prison stendhalienne, construite sur mesure pour Fabrice del Dongo*» (p. 170). Et pour ne pas perdre courage, il se la fit voir dans son côté burlesque et ridicule, la projetant dans son «*comique de grande dimension, un comique bien au-delà de Molière et bien au-delà de Beaumarchais…*», source «*d'amusement intarissable*» dont il conclut que «*c'était rabelaisien […]*»

À l'absurdité de cette «*caricature du réel*», Alexandre Paléologue opposa aussi le recours à la politesse. Il s'efforça de convertir les cellules en salons où l'on devait causer et se conduire de façon courtoise. Son argument, là-dessus, c'était qu' «*on peut tout supporter, même le plus pénible, quand la politesse et un certain détachement sont de mise*» (p. 174). De même, une des grandes joies lui faisant oublier l'endroit où il se trouvait était de rencontrer quelqu'un qui sût le français. Et comme cela arrivait toujours, la cellule cessait d'être le lieu sombre où les prisonniers devaient sombrer, tout en gagnant, par les conversations incessantes, un air «*plus sophistiqué, plus recherché*» qui rappelait celui des salons français. Une fois ce cadre établi, les gens incarcérés l'employèrent à seule fin des gestes culturels:

«*Entre le dernier repas et l'extinction des feux, il y avait un temps assez long que nous occupions par des conférences. Chacun parlait de ce qu'il connaissait. Certains racontaient un film ou un roman […] D'autres faisaient une vraie conférence qu'ils avaient préparée, ou même des cycles de conférences. J'ai moi-même fait des séries de discours sur Proust, sur Balzac, sur Stendhal, avec beaucoup de succès, au point que j'ai plus tard recommencé dans d'autres prisons où je fus transféré. Je crois que j'ai converti de la sorte, par voie purement orale, un certain nombre de*



BDD-A4054 © 2011 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:22 UTC)

*personnes à la littérature*» (p. 175). Comme dans tout livre de ce genre[2], les faits sont au pouvoir de celui qui raconte. Il les raconte et les revit à la fois, il les regarde et les écoute vivre, tout en faisant corps avec eux, devenant, tour à tour, leur voix et leur mémoire. Ce que Alexandre Paléologue ouvre devant nous, c'est la porte d'un enfer où l'espoir survit au prime abord par la culture. Cela amène à ce qui semble essentiel: le prisonnier se défait de la prison, il s'en éloigne, il sort victorieux de la pire épreuve. Il reste ferme. Il ne cède pas. Ce n'est qu'ainsi qu'il conquiert sa dignité d'homme contre tout ce qui l'en détourne.

Mais, peu à peu, la sérénité de ces discours cède le pas, dans le livre, à la signification tragique du monde des prisons comme révélateur de la société qui a fait ces prisons et ces prisonniers. Car ce qui est en question, au bout du compte, c'est la terreur. Et la terreur n'est pas un simple accident de l'histoire. Le débat sur l'existence des prisons politiques prend une particulière acuité. Alexandre Paléologue « démonte » mentalement ces ressorts des sociétés qui poussent au totalitarisme. Il réfléchit sur les rouages ayant permis à la nation roumaine de s'adapter aux intensités changeantes de la « lumière rouge » venant de l'Est. Tout, en Roumanie, paraissait mauvais, à partir de la précarité des conditions matérielles de l'existence jusqu'à la totale déchéance des consciences. Les symptômes du mal révélaient le trouble des gens rendus impuissants et prisonniers des schémas mentaux, des automatismes du langage qu'on leur infligeait malgré eux. Certes, l'autodéfense existait, mais elle ne pouvait assurer que, suivant le cas, un certain type de survie. Elle ne pouvait pas triompher des mécanismes d'un pouvoir fondé sur le mensonge, sur l'imbrication des mensonges les plus variés; elle ne pouvait qu'attendre. Attendre que le noeud gordien en fût un jour tranché.

Le monologue intérieur fond dans la description objective. Alexandre Paléologue parle d'une société étrangère aux hommes qu'elle tend à rendre étrangers à eux-mêmes. Il s'aventure dans l'inhumain. Il en note les indices de son regard infaillible. Il reconstruit l'ossature d'un demi-siècle de dictature fondée, comme il l'explique, sur le mensonge et sur la peur. Il voit dans le mensonge une sorte de « mot d'ordre » de toute la nation. Il est d'avis que le régime s'appuya visiblement sur le mensonge, quoique, en une première étape, les gens n'y fussent pas enclins de par leur

[2] Voir, à titre d'exemple, A. Soljenitsyne, 1963, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, traduit du russe par Léon et Andrée Robel et Maurice Décaillot, Paris: Julliard.



BDD-A4054 © 2011 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:22 UTC)

nature, ne se fussent pas laissés vicier, intoxiquer ni conditionner par ses façons grotesques et caricaturales. Après le mensonge-la peur, qu'il envisage comme une « *seconde nature* » des Roumains, soumis, le long du temps, à une profonde démoralisation. Conscients de ce qu'il pouvait leur arriver – n'importe quand et n'importe où – les Roumains craignaient les intrigants et les délateurs qui, «*pour faire de la place, dénonçaient à la police ou désignaient à la vindicte populaire dans la presse, comme ennemi de la nation et agent de l'étranger, quiconque avait une once d'individualisme, de sens critique, de penchant pour le cosmopolitisme*» (p. 193). Sujets eux-mêmes à la peur, les délateurs ou les « mouchards » - comme on les appelle couramment – avaient été vulnérables à un moment donné de leur existence, ce qui leur coûta ensuite des pressions psychologiques du dehors exercées pour qu'on les obligeât à agir d'une manière déterminée. Eux aussi, Alexandre Paléologue les regarde d'un oeil bienveillant, en dépit du mal qu'il aura subi, un jour ou l'autre, de leur part:

«*Et puis, vous savez, la plupart des gens qui sont devenus mouchards le sont devenus par mégarde, dans un moment de moindre résistance, dans un moment de peur par la suite surmontée*» (p. 158).

En sont exclus ceux qui «*le sont devenus par vocation, par une sorte de malformation morale*», dont on affirme que c'est une chose «*qui n'est pas rare, mais qui n'est pas non plus tout à fait naturelle*».

C'est sur les informations de ces mouchards que se basa le fonctionnement du système policier dont la répression avait fait diminuer d'une manière incroyable le niveau élémentaire d'exigence et d'aspiration de la plupart des gens. D'ailleurs, aux cas réels de répression se joignirent ceux fictifs, provoqués par l'imaginaire collectif qui amplifia les méthodes et les moyens du système de surveillance policière des oreilles indiscrètes, des « écouteurs » ayant soutenu manifestement le «*pouvoir de la bêtise*». Or face à un tel pouvoir, la peur qui s'installait était d'autant plus menaçante qu'elle saisissait tant le conscient que l'inconscient de tous ceux qui en devinrent la proie.

Cet état de choses fut à l'origine de trois types de personnalités et, respectivement, d'attitudes humaines. Certains, les esprits les plus brillants, ne conclurent jamais aucun pacte avec le pouvoir, étant arrêtés et par la suite jetés sur les chantiers du sinistre canal du Danube. D'autres partirent à l'étranger pour s'y établir ou échouèrent dans leur tentative, ce qui fit qu'ils restèrent toute leur vie avec le « mirage de l'occident ». D'autres encore,



BDD-A4054 © 2011 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:22 UTC)

beaucoup d'autres, furent gagnés non pas par la foi dans le communisme mais plutôt par le désir d'avoir un statut social privilégié *«moyennant toutefois une hypothèque tirée sur leur avenir plus ou moins proche*»; ils allaient faire la preuve, le jour arrivé, de leur dévouement à la cause du nouveau régime. Ultérieurement, les plus nombreux restèrent indécis entre les deux partis de l'alternative: d'un côté l'attitude courageuse qu'il fallait assumer, de l'autre la lâcheté des compromis auxquels poussait le désir naturel de survie. Ces derniers voulaient en fait que d'autres fissent ce qu'ils auraient fait eux-mêmes s'ils en avaient eu le courage: prendre l'initiative de la rébellion. Mais comme ils ne la prenaient pas, ils se laissaient aller, avec les humiliations de chaque jour, avec les «*petites compromissions à l'occasion*», dans l'attente du grand geste héroïque qui allait couper court aux hésitations et à la duplicité. Au fond, au-delà des humiliations et des souffrances éprouvées, ce qui leur était devenu insupportable, c'était la duplicité de dire une chose alors qu'ils en pensaient une autre, de peur qu'ils ne devinssent les pions d'une «*absurde farce tragique*». La duplicité exaspérait les consciences à la pensée que le pays allait sombrer, que le désastre, en plus, avait «*les dehors d'un spectacle forain*». La conscientisation de la duplicité rendait coupable de la complicité générale: en face du problème de la culpabilité, Alexandre Paléologue surprend une fois de plus. Non seulement qu'il fut directement pris dans les événements, mais il en fut victime et, malgré tout cela, il eut le pouvoir de comprendre, de s'élever à une compréhension supérieure de son histoire et de l'Histoire, et surtout de pardonner. Et de se demander en même temps si la culpabilité concernait seulement quelques-uns. De sorte qu'il en vint à croire que, si l'on posait la question «*dans l'abstrait, dans l'idéal*» d'un procès intenté à l'ancien ordre politique, on ne saurait trancher catégoriquement sur un pôle ou sur l'autre. Son dilemme à cet égard est tout à fait justifié:

«*Nous nous heurtons à la principale difficulté: où commence la culpabilité? Lequel d'entre nous, Roumains, peut-il prononcer la sentence, lequel n'a pas été complice, ne serait-ce que par sa passivité, du fonctionnement de la dictature? Mon ami, le philosophe Gabriel Liiceanu, faisait remarquer, après la diffusion des images du jugement sommaire des Ceaucescu, que le vrai procès est celui que nous devons tous nous faire à nous-mêmes. Complices, nous l'avons tous été à des degrés divers, par nécessité ou par lâcheté, par lassitude ou par désespoir, malgré nous parfois, dans l'idée ingénue que nous étions les plus malins*» (p. 220).



BDD-A4054 © 2011 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:22 UTC)

Se détachant avec sérénité de sa propre destinée comme de celle de ses contemporains, Alexandre Paléologue estime que la sortie de sur la scène de la vie de tous ceux ayant vécu durant ces temps tragiques représente la seule solution de la sortie du communisme. Il conçoit cette sortie comme étant à même d'effacer tout le mal dont se chargea ledit système:

«*Nous sommes en train de nous apercevoir que le système communiste a ceci de particulier qu'on ne peut en sortir du jour au lendemain. Il y faudra du temps, le temps peut-être que se forme une nouvelle génération. Moïse a fait errer son peuple dans le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce que tous ceux qui avaient connu la servitude en Egypte soient morts. On n'entre pas sur la Terre promise l'esprit encore déformé par l'esclavage. Et Moïse lui-même n'a pu y pénétrer*» (p. 228).

Alexandre Paléologue fait appel aux archétypes pour mieux faire comprendre que la «*Terre promise*» ne se révèle, dans les enchaînements de l'histoire, qu'à quelques-uns, les élus; leur survie est, dans cette perspective, question de choix divin. Mais Alexandre Paléologue semble parler d'un autre type de survie. Aristocrate de par sa naissance et sa structure, il refuse de prendre au tragique sa propre vie, lors même qu'il en avait tous les motifs et tous les arguments de le faire, et il finit par donner aux hommes la clé de ce qu'il entend, lui, par la survie. Cette clé, c'est le refus de la déshumanisation, de la résignation au mal. Et, même s'il ne peut pas enseigner en quoi consiste précisément le courage de résister, il enseigne toutefois qu'il faut en avoir. Chacun le sien, chacun à sa guise. Il enseigne, somme toute, qu'il faut vivre en homme, que rien ni personne ne pourra jamais délivrer l'homme de cette responsabilité.

Il y a quand même une énigme à élucider: la servitude, dans l'histoire, tient-elle à l'organisation d'un seul ordre social et politique montré du doigt ou bien elle est caractéristique de quelque régime que ce soit? La question reste ouverte.



BDD-A4054 © 2011 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:22 UTC)